

L'ACHARNEMENT DU SORT



Elle, (lisant son journal). — Monsieur Tropfier vaut aujourd'hui deux millions. Penses-y donc, dire que je l'ai refusé déjà.
Lui, (avec un soupir). — Oh ! oui, il y en a qui sont nés pour la chance.

dant quelques minutes, l'oncle lui dit avec bonté :

— Au lieu de t'imposer mon opinion et de chercher à te faire regarder la vie telle que je la vois moi-même, je veux, avant tout appeler ton attention sur le petit fait dont tu as été témoin quelques instants avant mon réveil. Si tu pouvais te faire une idée de la tendre sollicitude et de l'attachement que ma femme me témoigne, s'il t'était donné d'apprécier la vie heureuse et tranquille que je mène grâce à elle, sans avoir besoin qu'on te conseille, tu ne demanderais qu'une chose : d'avoir une bonne femme !

Maintenant, laisse-moi t'expliquer pourquoi il faut désirer une bonne femme et pas autre chose. Tu as vu le plus jeune de mes frères, il a vieilli avant son temps parce qu'il avait une femme querelleuse. L'épouse de mon second frère n'a pas rendu son mari plus heureux par manque d'esprit et sécheresse de cœur ; tandis que moi, bien que je sois l'aîné des trois, je ne parais pas mon âge. Voilà ce que c'est, dans notre vie d'épreuves et de misères, que d'avoir une bonne femme. J'espère, mon ami, t'avoir fait comprendre que, si tu possèdes une bonne femme, elle t'aidera à prolonger tes jours, et, si tu es pauvre, à supporter les privations !

Si tu peux mettre la main sur une telle épouse qui, pleine de sens et de raison, devienne pour toi une amie et une consolatrice, qui sache tirer profit de ton travail, tant pour elle que pour toi, qui t'aide à accroître la richesse, cette femme sera un véritable trésor.

Ayant reçu ce conseil cordial, le neveu retourna vers l'inconnu qui lui demanda :

— Eh bien, que t'ont conseillé tes oncles ?

— L'aîné de mes oncles m'a engagé à demander une femme intelligente et bonne.

— Ton oncle ne s'est point trompé ; il t'a donné un conseil dicté par l'expérience.

L'hôte s'apprêta à partir, et quand il fut remonté à cheval il dit aux trois frères :

— Sachez, mes bonnes gens, que c'est saint Ouastirdji en personne qui vous a rendu visite. Je prierai Dieu pour qu'il vous donne tout ce que vous avez désiré en récompense des attentions dont j'ai été l'objet de votre part.

Et Ouastirdji partit après avoir pris congé des trois frères qu'il laissa plongés dans un profond étonnement.

Deux ou trois ans après leurs vœux furent réalisés ; mais au bout de quelques temps ils s'étaient querellés et, depuis cette époque, ils vivaient séparés, chacun s'occupant de ses propres affaires.

Peu après, saint Ouastirdji repassa par le pays qu'habitaient nos jeunes gens. Il voulut connaître leur manière de vivre et voir par lui-même s'ils étaient aussi hospitaliers, et aussi compatissants

qu'autrefois envers leurs semblables. Il se couvrit des guenilles d'un mendiant, et, porteur de paniers tressés et de balais, il se rendit chez l'aîné des trois frères pour lui offrir sa marchandise ; le marché conclu, il pria son acheteur de lui donner une poignée de froment en sus du prix convenu ; ce que l'autre refusa grossièrement en disant :

— S'il me fallait donner ainsi une poignée de blé à chaque mendiant qui passe, je me verrais bientôt réduit à la misère.

— Tu t'en repentiras, dit le mendiant ; voyons donne de bon cœur.

Non seulement l'autre ne voulut rien donner, mais encore il mit le solliciteur à la porte en le poussant par les épaules. Alors Ouastirdji se fit connaître, puis il changea le maître avare et tout son blé en un monceau de pierres.

Se travestissant ensuite en voyageur à cheval il s'en alla visiter le second frère qu'il trouva en train de faire paître

son troupeau et qu'il aborda en ces termes :

— Que Dieu augmente ton troupeau !

Et il raconta que ses compagnons de voyage s'étaient arrêtés non loin de là, au bord d'un ruisseau ; comme ils n'avaient rien pour souper, ils l'avaient envoyé auprès du maître du troupeau pour solliciter le don d'un mouton. Le maître refusa tout net. Alors, Ouastirdji le pria de lui donner au moins un agneau, mais il reçut cette réponse.

— S'il me fallait donner un agneau à chaque passant, je devrais bientôt dire adieu à mon troupeau.

Outré de la dureté de cette réponse, Ouastirdji changea le troupeau en fourmillière. Ayant ainsi puni l'ingratitude des deux frères aînés, il se rendit chez le plus jeune.

Il commençait déjà à se faire tard quand il s'arrêta à la porte de la maison. Ne rencontrant personne dans la cour, il appela à plusieurs reprises afin que quelqu'un vint pour annoncer au maître l'arrivée d'un hôte ; mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que la maîtresse de la maison vint à sa rencontre. Voici ce qui s'était passé : trois ans auparavant cette femme avait mis au monde un fils, pauvre enfant malingre et maladif qui semblait à chaque instant sur le point de dépasser ; or, au moment même où la voix de Ouastirdji se faisait entendre, l'enfant mourait. La mère désolée ne savait quel parti prendre : devait-elle recevoir l'hôte ou ensevelir son enfant mort ? Après quelque hésitation, elle enveloppa le petit cadavre, le plaça dans le berceau et alla à la rencontre de l'étranger.

— L'hôte est l'homme de Dieu, dit-elle. Descends de ton cheval. Le maître n'est pas à la maison, mais il ne se fera pas attendre longtemps.

Puis elle l'introduisit dans la maison et ordonna de tuer un mouton, selon l'usage observé chez les Ossètes lorsque l'on reçoit quelque hôte de distinction. Suivant la coutume aussi, on amena l'animal au voyageur afin qu'il l'égorgeât lui-même.

Lorsque le mouton fut rôti à point et servi sur une petite table à trois pieds, l'hôte détacha le gigot qu'il plaça sur le pain, puis demanda :

— Pourquoi ne vois-je point l'enfant, qui, une fois la prière dite, pourrait bénir le don de Dieu de ses lèvres innocentes (suivant les croyances Ossètes, l'attouchement à la nourriture des lèvres de l'enfant est le symbole de la bénédiction de Dieu).

Pour toute réponse, la mère désolée

poussa un profond soupir et se détourna de l'étranger afin de cacher ses larmes.

Mais comme Ouastirdji insistait en la priant de lui apporter l'enfant pour accomplir la cérémonie et la bénédiction de Dieu par l'attouchement de ses lèvres innocentes, elle vit qu'il n'y avait plus moyen de cacher son malheur et raconta à son hôte ce qui s'était passé quelques instants avant son arrivée.

Alors il reposa sur la table le pain et la viande en disant :

— Je ne saurais manger le pain sans qu'il ait reçu la bénédiction de Dieu !

Et, se levant, il s'éloigna en annonçant qu'il reviendrait bientôt, et en recommandant à la maîtresse de ne parler à personne de la mort de son fils.

Ouastirdji, en quittant la maison, se mit à la recherche des Anges de la Mort, et, lorsqu'il les eut trouvés, il pria le Seigneur d'envoyer une chaleur étouffante qui fit perdre aux anges toute énergie. Cette prière ayant été exaucée, Ouastirdji s'approcha des lugubres messagers et les adjura de lui rendre l'agneau blanc qu'avec d'autres ils chassaient devant eux, leur promettant de les mettre à l'abri sous l'ombrage d'arbres touffus et d'apaiser leur soif avec l'eau fraîche d'une rivière qui murmurait à quelques pas de là. Mais les anges refusèrent en disant :

— Cette âme innocente vaut à elle seule beaucoup plus que toutes les autres ensemble.

Et ils continuèrent leur chemin vers le royaume des âmes mortes.

Lorsque Ouastirdji fut convaincu qu'ils ne lui céderaient pas, il appela la soif à son aide et les tourments que celle-ci fit subir aux anges furent tels que la victoire resta à notre saint et que l'agneau blanc lui fut rendu. Il s'empressa de le ramener à sa mère alligée.

Pendant ce temps le mari était rentré ; en échangeant les compliments d'usage, Ouastirdji lui dit :

— Comme tes frères ne sont pas devenus meilleurs après tout le bien que je leur ai fait, mais qu'au contraire la prospérité les a rendus cruels envers leurs semblables, je les ai privés de leur fortune qui devait faire leur bonheur. Quant à toi, je me suis convaincu, à en juger d'après la conduite de ta femme, que le bonheur ne t'a point gâté et que tu pratiques toujours l'hospitalité et la compassion envers les autres de même que par le passé. Non seulement ton enfant t'est rendu vivant, mais tu possèderas encore la fortune de tes frères !

— Et il prit congé de ses hôtes en ajoutant :

— La miséricorde de Dieu est infinie. Il sait à qui donner et à qui reprendre.

PAS BIEN VU



George. — As-tu vu le nouveau collier de mademoiselle Fleur-delys ? est-il beau ?
Claude. — Es-tu fou ? C'est le collier de son petit chien.